

Petite

GENEVIÈVE BRISAC

Petite

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-8236-1773-3

© Éditions de l'Olivier, 1994
© Éditions de l'Olivier, 2021 pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à ma mère
pour mes filles, Nadia et Alice*

Chapitre premier

Je n'aurai plus jamais faim, me suis-je dit. Il était sept heures du soir et j'avais faim.

Sur la table roulante de la cuisine, contre le mur, le gâteau aux noix rayonnait. La cuisine était dans l'ombre, le chocolat glacé brillait. Une roue noire piquetée de demi-noix parfaites, blanches, absolument pas tachées de chocolat. Je lui ai dit adieu pour toujours.

J'avais treize ans, et fini de grandir. On mange pour grandir. Je ne grandirai plus, m'étais-je dit. Je ne mangerai plus que le minimum. Ce qu'il faut pour durer. Cela faisait comme un champ d'exploration immense, la découverte d'un territoire sauvage et secret.

Je n'avais aucun secret.

Des désirs oui, une volonté de fille de fer. J'eus un plan. D'abord, vider mes poches. Mes poches adorées d'anorak, pleines de miettes. Garder la capuche à col de fourrure qui fait une figure d'esqui-maude, et désormais, aller tête couverte, et poches vides, poches retournées.

Jusqu'à ce samedi décisif, j'avais des trésors dans mes grandes poches d'anorak. Des bouts de mimollette étuvée emballés dans du papier d'aluminium, des barres de quatre carreaux de chocolat, qui va très bien avec la mimollette, des galettes bretonnes pour la récré, et enfin, cinquante centimes pour acheter un pain aux raisins à la sortie. Mon plan : suppression du pain aux raisins, accumulation des pièces de cinquante centimes. Deux pierres d'un coup. Je pourrai faire davantage de cadeaux, je serai riche assez vite. Je me sentais soudain forte et pleine d'avenir.

Dès le dimanche matin, j'eus faim. Je m'habillai et descendis acheter des croissants pour le petit déjeuner en faisant des exercices musculatoires sur les marches de l'escalier. Les odeurs de la boulangerie m'exaltèrent.

Je remontai les étages en raidissant les tendons de mes cuisses. C'était le printemps. Le flou angoissant du printemps. En préparant le plateau, un croissant pour chacun, pas de croissant pour moi, je sentis un petit filet de joie à hauteur de poitrine.

Assise sur une chaise, Nouk, assise au bord extrême de la chaise, pour éviter l'écrasement de la chair des fesses, lit *La Légende des siècles* à ses petites sœurs.

C'est *La Chanson de Roland* :

« Ils se battent, combat terrible, corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont
morts... »

C'est très beau.

Roland n'a pas un gramme de graisse autour des cuisses. Ils ont des cuirasses de hannetons, bien nettes, et pas de miettes qui les grattent à l'intérieur.

Cora et le bébé écoutent, en dépiautant leurs croissants selon des techniques particulières. Nouk psalmodie, il ne faut pas que la voix monte au milieu des vers, il faut une scansion sombre et régulière qui remplisse bien toute la chambre.

Nouk, c'est moi.

Mes deux sœurs sont très belles. Cora a des yeux immenses comme la mer Noire, *Tchernoïe Morie*, et un air tragique. Le bébé est blonde et crémeuse. Je suis leur esclave, leur mère supplétive et leur chef.

Je laisse Roland et Olivier se battre, on peut très bien lire, mettre le ton et penser à autre chose. J'ai sept ans, soudain, la maîtresse raconte une histoire, les Huns envahissent la Gaule, ils sont là, tout près de Lutèce, et une femme se lève, elle n'a pas un gramme de graisse autour des hanches, elle est toute droite et un bras levé, comme la statue de la Liberté. La maîtresse dit d'une voix douce et taquine : savez-vous comment s'appelait cette femme, un très drôle de nom. Elle s'appelait Geneviève.

Et moi, je me lève, toute seule, sur une île déserte, toute rouge, bouleversée par ce destin. Je m'appelle Geneviève, c'est mon véritable prénom. On ne m'appelle jamais ainsi, pourtant. C'est un nom trop lourd.

Mon plan marche à merveille. Je ne mange plus, avec talent, avec discrétion.

Sur le chemin du lycée, nous rêvons à haute voix, mon amie de cœur s'appelle Joëlle, elle est couverte de taches de rousseur, et son nez retroussé minuscule me fascine. Elle a un profil de petit cochon, dit ma mère, qui déteste toujours mes amies. Ma mère trouve Joëlle stupide. Elle a raison. Mais elle ne comprend pas que je m'en fiche. Ce qui compte pour moi, c'est la grosse bouche rose de Joëlle, ses yeux ronds et sa manière de m'écouter.

Ce que j'aime par-dessus tout, c'est sa maison qui sent le chou-fleur à toute heure, le chou-fleur et les tissus, une odeur de housses, de couvertures, de laine et de draps, comme un nid. Dans le gros nid de Joëlle, il y a une vie chaude, inconnue, rassurante pourtant. Chez elle, sur le sol, on a installé cette année une moquette à poils longs. Dans mon esprit, c'est le comble du luxe et du mauvais goût, du relâchement. Un peu comme ne pas s'habiller avant midi le dimanche. Chez nous, la chambre des enfants a un sol de linoléum bleu turquoise, très rayé déjà. C'est une autre sorte de modernité, dont j'étais fière autrefois.

Joëlle travaille mal, ça lui est égal. Ses parents aussi s'en moquent, je crois. Elle va à des surprise-parties et écoute des disques 45 tours. Elle a déjà mis des bas et du vernis à ongles. Elle a un frère de dix-sept ans à qui je n'adresse jamais la parole. Joëlle, c'est un peu le diable. Un diable rose, aux yeux ronds et aux dents écartées du bonheur. Ensemble, nous parlons de notre avenir. Je fais des serments qu'elle ne comprend pas. Elle me raconte ce que disent les autres filles de la classe. Je ne sais pas comment elle sait tant de choses dont je n'entends jamais parler. Joëlle dit que je leur fais peur.

Elles me trouvent orgueilleuse et redoutent les phrases méchantes qui, paraît-il, sortent de ma bouche.

Un jour je jure à Joëlle que je ne ferai jamais de psychanalyse. Ça la laisse de marbre. Ses parents, de toute façon, disent que c'est des trucs de fous pour piquer le fric d'autres fous, et qu'on ne voit pas comment le fait d'aller raconter sa vie à un cinglé qui n'écoute même pas pourrait vous aider à quoi que ce soit. Ses parents disent aussi que toutes les maisons de campagne qu'on a construites ces dix dernières années autour de Savigny – c'est leur maison –, ont été bâties pierre à pierre avec l'argent de ces gogos qui vont sur des divans.

Je ne dis pas à Joëlle mes raisons. Je ne ferai pas de psychanalyse, parce que j'ai peur de ce qu'il y a dans ma tête, comme les autres filles de ma classe. Et aussi, parce que j'y tiens, c'est mon capital le

Vie de ma voisine
Grasset, 2017

Le Chagrin d'aimer
Grasset, 2018
Points n° P4954

Mes mots sauvages
Points, « Le Goût des mots », n° P4902, 2018